

promettre la situation, en éveillant les soupçons de la jeune fille, elle se décida à faire apporter de l'eau ; cependant elle fit encore plusieurs tentatives pour décider Georgette à boire du vin pur ; de son côté, Albertine la secondait en buvant beaucoup afin d'exciter sa victime à faire comme elle ; mais la jeune fille savait, pour en avoir fait l'expérience, que le vin lui était contraire et l'étourdisait facilement. Elle eut la force de résister à toutes les instances.

La Paumelle ne se tenait pas encore pour battue. Une bouteille de vin blanc fit son apparition sur la table.

— Assez de vin clair, passons au blanc, dit-elle gaiement, c'est le vin préféré des dames et naturellement des demoiselles ; je suis sûre que mademoiselle Georgette l'aime beaucoup. Vous savez ma mignonne, cette fois vous ne mettez pas d'eau ; elle ne s'accommode pas avec le vin blanc.

— Avec votre permission, madame, répondit Georgette, je boirai un peu de votre vin blanc comme j'ai bu du rouge, avec beaucoup d'eau.

La Paumelle ne put s'empêcher de faire une grimace.

— Ma chère Georgette, je ne te comprends pas, dit Albertine, tu ne veux rien faire pour être agréable à maman ; ça te serait si facile d'être tout à fait gentille !

Depuis un instant elle jacassait comme une pie aveugle, à tort et à travers ; elle ne s'aperçut point que, pour la première fois, elle tutoyait Georgette.

Celle-ci ne laissa verser qu'un doigt de vin blanc dans son verre, qu'elle remplit avec de l'eau comme elle l'avait fait constamment.

— Je n'aurais pourtant pas voulu user du moyen extrême, se dit la femme en mordant ses lèvres ; mais il le faut, puisqu'on ne peut pas en avoir raison autrement.

En même temps elle s'assurait qu'une petite fiole grande comme la moitié du petit doigt, était toujours où elle l'avait placée, dans le corsage de sa robe.

— Mademoiselle Georgette, reprit-elle, je ne veux plus vous engager à boire. Mais vous prendrez du café, j'espère ?

— Elle l'adore et moi aussi, dit Albertine.

— C'est vrai, fit Georgette, je l'aime beaucoup.

— A la bonne heure, dit la Paumelle.

Et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

A partir de ce moment elle devint préoccupée. Elle cherchait, évidemment, le moyen qu'elle devait employer pour verser dans la tasse de la jeune fille, à son insu, le contenu de la petite fiole.

Enfin, la bonne servit le café. Il était brûlant. Il fallait le laisser refroidir un peu.

Albertine avait rapproché sa chaise de celle de Georgette, disant qu'elle voulait être plus près d'elle, afin de pouvoir l'embrasser quand le cœur le lui dirait.

— Je n'ai pas trinqué avec vous, tout à l'heure, parce que vous buviez de l'eau, dit-elle en riant ; mais je veux que nos deux tasses se donnent un baiser.

Elle prit sa tasse, le petit choc eut lieu ; puis elle approcha le liquide de ses lèvres, mais le trouvant trop chaud, elle reposa bien vite sa tasse sur la table.

Au même moment la Paumelle lui fit un signe mystérieux. Elle comprit que ce signe voulait dire : Attention !

— Mademoiselle Georgette, dit aussitôt la Paumelle de son air le plus gracieux, sans vous commander, vous seriez bien aimable de me donner ce livre, qui est là, derrière vous, sur l'étagère.

La petite fiole, qu'elle venait de déboucher sous la table, était dans sa main.

Georgette se leva, et dès qu'elle eut tourné le dos à la table, Albertine, qui s'était levée aussi, se jeta à son cou sous le prétexte de l'embrasser.

Pendant ce temps, la Paumelle fit rapidement sa petite opération, et quand Georgette lui présenta le livre demandé, la fiole vide avait disparu au fond de sa poche.

Elle ouvrit le livre et y prit une image qu'elle tendit à Albertine.

C'est cela que je voulais montrer à ma fille, dit-elle ; vous pouvez voir aussi, mademoiselle Georgette.

— Oui, c'est une très jolie image, dit la jeune fille après avoir regardé.

— Merci, maman, fit Albertine, je ne vous la rends plus.

— Soit répliqua l'autre, je te la donne. N'oublions pas notre café, il doit être maintenant bon à prendre. C'est moka première qualité. Comment le trouvez-vous, mademoiselle Georgette ?

— Très bon, madame.

— Délicieux, exquis, amplifia Albertine.

Pendant que les trois convives savouraient le café, un personnage s'introduisit mystérieusement dans la maison et prenait possession d'une chambre de rez-de-chaussée.

L'apparition, dans la salle à manger, de la servante qui fit à sa maîtresse un signe convenu, apprit à celle-ci que M. Hector attendait l'instant de se montrer.

A partir de ce moment, la Paumelle commença à avoir des mouvements d'impatience ; elle ne faisait plus attention à Albertine, qui n'était après tout qu'une comparse ; ses yeux, braqués sur Georgette, semblaient vouloir la dévisager. Elle se dépitait, car elle trouvait que l'effet du narcotique était trop long à se produire.

A part un peu de rose sur les joues et une certaine animation de la physionomie, Georgette était il y avait là de quoi surprendre la Paumelle et la rendre très perplexe.

— Je n'y comprends rien, se disait-elle ; est-ce que cette fiole qu'il m'a apportée ne contenait pas ce qu'il m'a dit ?

Un profond soupir d'Albertine, qui fut immédiatement suivi d'un formidable bâillement, vint lui rappeler qu'elle n'était pas seule avec Georgette.

Albertine, devenue très pâle, vacillait sur sa chaise ; pour ne pas tomber, elle avait accroché ses mains à la table ; sa tête, qui allait de ci, de là, semblait tourner sur ses épaules comme celle d'une poupée mécanique.

— Oh ! la sottise créature, grommela la Paumelle entre ses dents, elle s'est grisé !

Georgette, prise de compassion pour sa fautive amie, s'était approchée d'elle pour la soutenir.

Les yeux d'Albertine se fermaient malgré les efforts qu'elle faisait pour empêcher de tomber ses paupières. Il était facile de voir que la malheureuse essayait de lutter contre un mal subit, indéfinissable. Soudain, rassemblant ce qui lui restait de vigueur et d'énergie, elle se dressa brusquement sur ses jambes, mais elle retomba aussitôt.

— Mais, qu'est-ce que j'ai donc ? murmura-t-elle d'une voix bredouillante, mes membres s'engourdisent, je ne les sens plus... Là, là, dans ma tête, un poids... Je... je m'endors.

Quant à Georgette, rien n'indiquait qu'elle fût disposée à dormir.

La Paumelle s'était levée. Les bras croisés, les yeux démesurément ouverts, elle regardait avec stupéfaction le groupe plein de contraste formé par les jeunes filles.

Tout à coup une lueur rapide éclaira sa pensée. Ses yeux devinrent hagards et se fixèrent sur la table avec une sorte de terreur folle.

Elle venait de comprendre que, dans sa préoccupation, son trouble, avec sa voix basse, elle avait versé le narcotique destiné à Georgette dans la tasse d'Albertine.

C'était cela, en effet, et la misérable femme n'avait pas remarqué qu'Albertine avait étourdiement placé sa tasse tous près et en avant de celle de Georgette.

XIX

Après être restée un instant immobile, stupéfiée de sa maladresse, elle releva la tête, jeta un regard farouche sur les jeunes filles, puis s'adressant à Georgette, qui avait sur la poitrine la tête d'Albertine :

— Soutenez la ainsi encore un moment, lui dit-elle, je vais prendre dans ma chambre quelque chose pour la faire revenir à elle.

Sur ces mots, elle sortit précipitamment de la salle à manger, afin d'aller se concerter avec son autre complice.

Cependant Albertine luttait encore contre le sommeil ; Georgette voyait qu'elle se roidissait pour lui échapper.

— Pauvre Albertine, dit la jeune fille, je suis bien chagrine de ce qui lui arrive.

Albertine entendit sans doute ses paroles, car aussitôt sa tête se redressa, ses yeux s'ouvrirent et son regard terne se fixa sur Georgette. Les mains appuyées sur la table, elle essaya de nouveau de se lever, mais elle ne put y parvenir. Alors sa langue épaisse et lourde balbutia quelques mots.

Georgette entendit qu'elle disait : — C'est moi qu'elle fait dormir, j'ai bu le poison.

Georgette se sentit saisie d'effroi et se leva avec effarement. Pourtant elle ne devinait rien encore. La tête d'Albertine venait de tomber sur la table.

Cette fois, elle dormit d'un profond et lourd sommeil.

Soudain le bruit d'un colloque animé parvint jusqu'à Georgette. Elle entendit une voix d'homme. Cette voix, elle la reconnut. Aussitôt elle frissonna et devint blême de terreur. Il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines. Alors la pensée lui vint qu'elle était tombée dans un piège.

— Mais, où suis-je donc ? s'écria-t-elle éperdue. Que se passe-t-il ici ?

Épouvantée, elle bondit vers la porte, ne songeant qu'à prendre la fuite. Mais dans le corridor sombre, elle se heurta contre la Paumelle. Celle-ci lui saisit le bras, et avant qu'elle eût le temps d'opposer la moindre résistance, une porte s'ouvrit et elle fut poussée violemment dans une chambre faiblement éclairée par la lueur d'une bougie rose.

Revenue de sa surprise, Georgette poussa un cri et voulut s'élaner hors de la chambre. Il était déjà trop tard. Le bruit d'une clef tournant dans la serrure lui apprit qu'elle était emprisonnée. Elle fut prise d'un tremblement nerveux et de grosses gouttes de sueurs froides perlèrent à son front.

Toutefois, elle ne perdit point sa présence d'esprit. Elle se retourna vivement et jeta un coup d'œil rapide autour de la chambre. D'abord elle ne vit rien qui fût de nature à l'effrayer. Mais, bientôt, elle poussa un cri étranglé, en voyant un homme sortir de l'embrasure d'une fenêtre et marcher vers elle.

Elle reconnut M. Hector.

Au lieu d'être terrifiée, sans force en présence du danger, l'indignation et la colère fouettèrent son sang et lui donnèrent une énergie, une hardiesse qu'elle ne croyait pas avoir en elle.

Elle se redressa, le front haut, le regard fulgurant, l'attitude menaçante.

M. Hector avançait toujours.

— Je vous défends de m'approcher, lui dit-elle d'un ton impérieux.

Surpris peut-être par l'attitude pleine de défi de la jeune fille, Hector s'arrêta à trois pas d'elle.

— Vous m'avez tendu un piège infâme, reprit Georgette, vous êtes un misérable !

— C'est votre faute, répondit-il, vous ne m'avez laissé que ce moyen de causer avec vous. Si vous vous étiez montrée moins farouche, je n'en serais pas venu à cette extrémité.

— Vous savez pourtant que je vous hais, que vous me faites horreur !

— C'est possible, mais j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Georgette haussa les épaules avec dédain.

— Monsieur, dit-elle, je veux m'en aller, je veux partir à l'instant ; vous allez me faire sortir de cette affreuse maison !

— Il est encore de bonne heure, répliqua-t-il avec un faux sourire ; nous avons tout le temps de causer.

— Vous n'avez rien à me dire et moi rien à vous répondre.

— Je pense autrement que vous ; nous avons au contraire, beaucoup de choses à nous dire.

— Mais que me voulez-vous donc, monsieur ?

La suite au prochain numéro

☛ Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance. ☛